

AMÉLIE NOTHOMB

Les vertiges de l'oiseau lyre

Une personnalité dévoile ses œuvres d'art préférées. Celles qui, à ses yeux, n'ont pas de prix. Pourtant, elles en ont un. Elles révèlent aussi des pans inédits de son parcours, de son caractère et de son intimité. Cette semaine, Amélie Nothomb.

Par Marina Laurent - Photo : Debby Termonia

« Je vais vous faire une confidence : je suis belge ! J'ai mis du temps à le comprendre mais maintenant, il n'y a pas de doute, je suis belge, c'est clairement compris. » Au premier étage d'une célèbre galerie d'art bruxelloise, cintrée dans un long manteau de velours noir, visage pâle, lèvres carmin, l'auteure aux 24 romans, vous regarde avec beaucoup de curiosité et se demande à quelle sauce elle va être mangée. Celle qui navigue constamment entre le gouffre du « trop » et du « trop peu », parle d'amour, d'art et d'écriture. Et de l'identité belge, donc ! « Je n'ai certes pas toutes les caractéristiques belges mais je possède les plus fondamentales : je suis surréaliste et inattractable. Car notre identité est tellement difficile à cerner, tellement floue que, finalement, personne ne sait qui vous êtes ou qui nous sommes. Comme les surréalistes, j'aime voir les choses les plus extraordinaires dans ce qu'il y a de plus ordinaire. Le surréalisme, c'est un regard qui vous permet de percevoir l'infini et la démence au cœur de ce qu'il y a de plus plat ou de plus étouffant. Attention, c'est un regard mais qui s'apprend ! Il suffit juste de s'ennuyer jusqu'à l'intolérable et de regarder suffisamment longtemps un objet "bête" pour découvrir tout à coup à quel point il peut être hallucinant et magique. »

Vertige, le vide et le manque

Les œuvres d'art préférées de la benjamine de l'Académie royale de langue et de littérature françaises ? « Spilliaert, sans aucun doute Spilliaert ! » répond-elle, évidemment tout en théâtralité. « Mon œuvre d'art préférée, est incontestablement *Vertige*. Qui a d'ailleurs le même nom que mon film préféré, *Vertigo*, de Hitchcock. Elle est tellement forte qu'il n'y a rien à dire. C'est un choc et, comme un vertige, on ne le comprend pas : on l'éprouve. C'est physique mais poétique et à la fois, c'est très inquiétant. C'est d'ailleurs un de mes rêves récurrents : je suis au bord du gouffre, ma chute est imminente, je sais qu'elle va me tuer et pourtant je ne peux pas me détacher de ce vide qui me happe. Il me hante. » Pour autant, reprend-elle, « on peut dire que j'ai vraiment

réussi mes études de vertige. A la base, c'est une sensation dont j'ignorais tout : c'est ma sœur Juliette qui en souffrait et, comme tout ce qu'elle faisait était parfait, j'ai moi aussi voulu souffrir du vertige. Mais le vertige, c'est aussi le vide. Et cela me renvoie immédiatement au "manque", l'une de mes sensations les plus familières. Même s'il me fait souffrir depuis l'âge de 5 ans, ce sentiment du "manque" me conforte néanmoins dans l'idée que je suis bien moi. Il fait partie de ma définition en quelque sorte. Car finalement, le pire gouffre et le pire des vertiges, c'est celui que je contiens, c'est celui qu'il y a en moi. Je m'y résigne, même si parfois, j'ai dû l'approcher au maximum (NDLR : *anorexie et jeûne absolu*). Tout ça a l'air bien tragique mais pourtant, ça fait de moi une personne joyeuse. Mais une personne joyeuse qui est consciente qu'elle contient un gouffre, insiste-t-elle en écarquillant les yeux. Quelqu'un qui aura tout le temps faim car il est tout à fait impossible de combler un tel gouffre. J'ai tellement faim... de tout. »

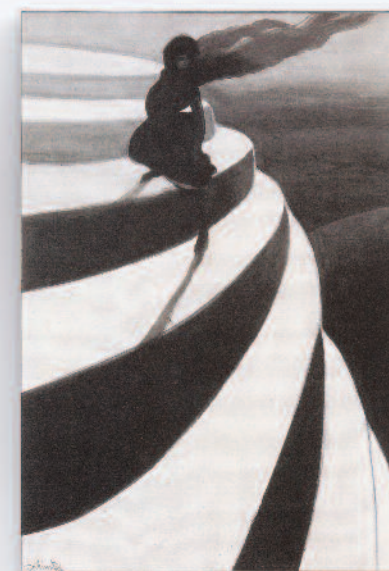
Amélie Nothomb s'arrête et sourit soudain fragilement. Avec ses cheveux relevés et ses « porte-jarretelles des mains » (ses mitaines), elle semble sortie d'un film de Tim ●●●

LÉON SPILLIAERT (1881-1946)

Cet autodidacte né à Ostende débute dans l'illustration. Il la quitte après avoir découvert les grands poètes Maeterlinck, Lautréamont, Verhaeren... qui marqueront profondément sa démarche artistique. A la croisée du symbolisme et de l'expressionnisme, ce fan absolu d'Ensor et de Toulouse-Lautrec, reste célèbre pour ses atmosphères mélancoliques et mystérieusement irréelles.

La cote de Spilliaert, artiste méconnu durant de longues années, ne cesse de grimper depuis les années 1980. Ses dessins et aquarelles (majorité de sa production), comme ses huiles sur toile les plus recherchées, sont celles réalisées avant 1914, date à laquelle certains considèrent que son travail fut nettement plus « alimentaire ». Huiles sur toile : de 8 000 à 50 000 euros ; aquarelles et encres de Chine à partir de 2 000 euros pour atteindre des sommets, comme cet Autoportrait (1908) emporté à 600 000 euros en 2015. Un record ! ●

MUZEE OSTENDE - REMERCIEMENT À LA GALERIE MEESEN DE CLERCO, BRUXELLES



VERTIGE, Léon Spilliaert, 1908 (64 x 48 cm).

●●● Burton. Mais celle qui s'est longtemps sentie japonaise retrouve son aplomb, très vite : « Spilliaert, c'est aussi tous ces autres tableaux d'Ostende. Toutes ces ambiances mystérieuses et fantomatiques. Quand nous sommes rentrés en Belgique (NDLR : son père, diplomate, a fait voyager toute la famille au gré de ses mutations : Japon, Chine, Etats-Unis...), ma sœur et moi avions tellement le sentiment d'étouffer que nous ne nous sentions bien qu'à la côte belge. C'est là que, finalement, nous avons commencé à aimer notre pays. »

Bosch et la perfection de l'œuf

Deuxième artiste cité : Jérôme Bosch. « Comme Spilliaert, c'est l'un des plus grands peintres de tous les temps. Cet univers paillard et énigmatique qui fait cohabiter le très beau et le très laid dans un contexte qu'on ne comprend même pas, moi ça me fascine ! Mais j'aime particulièrement ce tableau – *Le concert dans l'œuf* – car il représente à la fois l'œuf – une de mes obsessions depuis que je suis enfant – et la musique, que je vénère. » La musique ? Plus que la littérature ? « Les plus belles pages peuvent susciter chez moi



LE CONCERT DANS L'ŒUF, copie d'après une œuvre originale perdue de Jérôme Bosch, réalisée au XVI^e siècle (108,5 x 126,5 cm).

JÉRÔME BOSCH (1450 - 1516)

Stop aux fantasmes : Bosch n'était pas fou. Encore moins hérétique à l'imaginaire sexuel débridé. Il semble au contraire que cet artiste hollandais du milieu du XV^e au style inclassable était un homme pieux et sage, fidèle à son temps (le déclin du Moyen Age), dont il traduisait de manière fantastique et surréaliste les préoccupations (la folie humaine, la lutte du bien contre le mal...) et les grandes tentations qui éloignent l'homme de son salut (la cupidité, les jouissances...). En témoigne l'admiration du très catholique Philippe II d'Espagne qui le collectionnait. Raillant les comportements humains, certains voient en Bosch l'inspirateur de Breughel qui, comme lui, cherche à peindre l'homme tel qu'il est. Pas à l'extérieur mais « à l'intérieur ».

Hélas, évidemment pas de Bosch sur le marché ! Rendez-vous donc dans les plus grands musées. ●

des effets extrêmement forts mais ce n'est rien en comparaison de la transe que provoque la musique. C'est le plus violent, le plus profond de tous les arts ! Avec elle, aucune traduction n'est nécessaire. Dieu sait si j'aime les mots mais sur la musique, il n'y a aucun mot à mettre. Comme écrivain, ma première contrainte c'est le son de ma phrase. C'est du tout petit son certes mais c'est quand même "mon son". Finalement, je suis écrivain car je n'ai pas pu être compositeur... »

Et les œufs ? « Ah ! confie-t-elle, magistrale : c'est l'une des choses incompréhensibles chez moi. J'ai toujours été obsédée par les œufs. Aucun aliment ne me rend aussi dingue que les œufs. C'est amusant car mon premier roman (NDLR : jamais publié, tout comme une cinquantaine d'autres, qu'elle garde jalousement dans des boîtes à chaussures) se déroulait entièrement dans un œuf. C'est un univers tellement parfait, un œuf ! Il n'y a pas d'objet plus désirable, c'est un mystère : je voudrais être un œuf ! »

Ce qui signifie qu'elle n'en mange pas ? Détrompez-vous ! « Quand on y pense, c'est aussi un acte très fort que de manger un œuf car vous arrêtez net la possibilité d'un oiseau. C'est intéressant qu'on en parle car j'aime tant les oiseaux que j'ai acquis certaines de leurs caractéristiques. Je ponds. Je couve. Je rêve souvent que je vole. Et quand je décide de manger, je mange comme un oiseau (NDLR : trois fois son poids dans une journée). Comme un ogre donc et c'est effrayant, croyez-moi. Si l'oiseau est mon animal totemique (NDLR : elle participait en 2012 à une expérience chamannique très forte en Amazonie), il joue surtout, dans toutes les cultures, le rôle d'intercesseur avec Dieu. En fait, je suis née mystique et ça me va très bien. C'est sans doute prétentieux de dire ça mais j'ai communiqué avec tous les esprits possibles et imaginables, alors ce n'est plus de la croyance, c'est une réalité. J'ai vu ces gens. »

On frappe à la porte. Ce n'est pas un esprit, juste le champagne. Très surprise, elle frétille : « Mon Dieu, j'ai honte. Mais quel plaisir vous me faites ! » Et, complice, elle lâche, la voix grave : « Je vois que vous savez à qui vous avez affaire. C'est très bien ! » La neige commence à tomber sur les jardins bruxellois que nous surplombons. « Mais vous avez vu ? Il neige ! C'est fantastique, c'est ma première neige de l'année ! Du champagne et de la neige, rien ne pouvait plus me faire plaisir. Je vais faire un vœu. Mais quelle fête ! Merci, merci, merci. » Elle colle son nez à la fenêtre et fait un vœu.

Rivière, et la neige pour écrire

Requinquée, coupe à la main, Amélie Nothomb embraie sur *La Construction de la tour Eiffel* par Henri Rivière, son troisième choix. « La neige, justement ! Comment ne pas être amoureuse de ce tableau ? Il réunit beaucoup de mes obsessions : la japonisation du monde et cette neige que je vénère. Elle est à la base de l'écriture ! Elle fut le premier papier blanc à disposition des hommes. Ils l'ont marquée de leurs pas. C'est à la fois de l'art et de l'écriture : on lit dans les pas d'un homme comme dans un roman. En observant ses empreintes, on sait déjà s'il était calme ou s'il fuyait... Le fait que les traces soient toujours éphémères rend le témoignage encore plus beau, plus poignant. Hélas, on n'a pas encore inventé un papier qui fonde. »

Deuxième coupe de champagne. Elle rougit de plaisir, ravie d'être accompagnée dans l'ivresse délicieuse du moment. La neige continue de tomber et suspend le temps. « Je dois écrire dans des conditions d'extrême humilité, révèle-t-elle alors. Car le grand danger quand on écrit et que ça marche – et croyez-moi, c'est un piège dans lequel j'ai vu tellement de gens tomber – c'est l'autosatisfaction. Pour l'éviter, il faut tout mettre de son côté, tout ! Y compris refuser la volupté du beau stylo ou du très beau papier japonais. Je suis très consciente du risque, alors je me tiens à carreau. » Elle se redresse sur sa chaise et enchaîne, plus sévèrement mais baissant les yeux : « J'ai choisi de vivre en dictature. Une dictature que je suis seule à m'imposer. Un système dans lequel aucune dérogation n'est possible. Car, honnêtement, je ne sais pas ce qui plaît dans mes romans. Je n'ai toujours pas compris mon succès et je me dis souvent que ce qui est arrivé de manière énigmatique peut disparaître de manière tout aussi énigmatique. Du coup, et l'on y revient, l'angoisse et la faim ne sont pas calmées. »

Van Eyck et l'amour éternel

Quatrième œuvre : *Les époux Arnolfini*, de Jan Van Eyck. « L'immense majorité des tableaux que je préfère sont flamands ou belges. Je me demande ce qu'on a bien pu comprendre ici de si fort ? Je ne suis pas assez érudite pour savoir ce que cache ce tableau mais ce n'est pas un hasard si mon chapeau est celui de Monsieur Arnolfini. » Amélie Nothomb a découvert les chapeaux à 30 ans, en essayant le modèle *Diabolo* d'Elvis Pompilio. Elle confie que, pour la première fois, elle eut alors enfin l'impression de se reconnaître dans un miroir. « Ce tableau est tellement beau, car il y a de l'amour et du secret ; je sens un très grand amour à travers ces deux

JAN VAN EYCK (1390 - 1441)

Star des Primitifs flamands, né aux alentours de 1390, il réalise la majorité de sa carrière auprès de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, avec lequel, semble-t-il, il entretient des rapports de confiance et d'amitié. Mais il reste célèbre pour avoir perfectionné l'utilisation de la peinture à l'huile (fraîchement découverte) en exploitant au maximum ses possibilités techniques. Conférant à ses œuvres – par la transparence des couleurs qu'il



sublime – des tonalités énigmatiques et exceptionnellement lumineuses. Champion du détail qu'il rend presque « tactile », la force de son œuvre réside dans le subtil équilibre qu'il réalise entre l'individualité de ses sujets et la totalité de leur univers.

Sur le marché, il est difficile à chiffrer. « Inestimable » est sans conteste le terme approprié. ●

LES ÉPOUX ARNOLFINI, Jan Van Eyck, 1434 (82,2 x 60 cm).

HENRI RIVIÈRE (1864-1951)

Autodidacte, Henri Rivière réalise sa formation artistique au contact des nombreux artistes rencontrés au célèbre cabaret du Chat noir, haut lieu des nuits parisiennes. Tour à tour décorateur, scénographe, rédacteur puis illustrateur, il glisse rapidement vers la technique de la gravure sur bois en couleur, conjuguant mœurs que quiconque japonais et impressionnisme. Témoin de l'érection de la tour Eiffel, il réalise 36 lithographies de l'événement en hommage aux 36 vues du mont Fuji d'Hokusai. Il explore à la fin de sa vie l'aquarelle mais très peu la peinture.

LA CONSTRUCTION DE LA TOUR EIFFEL, issu des Trente-six vues de la tour Eiffel, Henri Rivière, 1902 (23,5 x 29,5 cm).

Considérant sa très grande production (inhérente à l'estampe), il est possible d'acquérir un opus à moins de 100 euros, la plupart se situent cependant entre 500 et 5 000 euros. ●

personnes. Très pâles, très bien habillées. Elle est enceinte, ils se tiennent la main. Cet homme nous montre qu'il a trouvé l'amour : il a confiance. Ils s'aiment et vont s'aimer pour toujours, ils sont humbles et ils ont foi l'un en l'autre. »

Elle se rapproche, et assène : « Il y a peut-être plus d'un amour dans une vie mais l'amour, ça, vous devez le savoir, ça dure toujours. Si ce n'est pas le cas, c'était une passion. J'ai raison, vous savez ! Chaque fois que c'était l'amour, c'était éternel. La seule chose qui me tue, ce sont les gens qui ne pensent pas que ça va durer toujours. C'est peut-être réaliste mais ça me tue. Pourquoi vivre un amour si on entrevoit déjà la fin ? Même la mort n'est pas une fin. J'ai connu ça aussi (NDLR : la mort de l'être aimé) mais ce n'est pas pour autant que ça se termine. La mort, ce n'est pas une fin, c'est un déménagement. Non, le plus dur, c'est quand l'amour s'arrête. Ça, c'est bien pire que la mort. Moi, je suis incapable de désaimer mais il m'est arrivé d'être désaimée, bien sûr. Je dois avouer que je n'ai toujours pas compris. Et au fond de moi, je me dis : "Le pauvre, il n'a pas les bonnes valeurs, c'est lui qui n'a vraiment rien compris." Tout le contraire de ces deux personnages du tableau, qui nous montrent, pudiquement, leur éternité. Saint Augustin disait : "Aime et fais ce que tu veux." Il faut bien comprendre le sens de cette phrase. Du moment que vous aimez vraiment, vous ne pouvez pas vous tromper. Restez dans votre amour et il vous donnera la voie dans toutes les directions. »

Alors, comme son Thalys l'attend, Amélie Nothomb enfonce son chapeau noir. Et, tel le personnage d'Henri Rivière, elle disparaît dans le grand paysage blanc. Comme par enchantement. ● **M. L.**

Dans notre édition du 3 mars : **Yvan de Launoit.**